



ENTRETIEN AVEC ALAIN UGHETTO

À l'occasion de la sélection d'*Interdits aux chiens et aux italiens* au Festival international du film de Rotterdam nous avons échangé avec son réalisateur Alain Ughetto. Prix du jury au Festival d'Annecy, le film d'animation relate l'histoire de ses grands-parents italiens au commencement d'un XX^{ème} siècle en proie aux guerres, à la misère et aux migrations forcées. Au cours de ce récit émouvant et plein d'humanité, la mémoire passe de main en main.

Dans votre film, le rapport aux langues est très poreux, on comprend l'italien sans le parler, par les gestes et les intentions. Quel est votre lien au français et à l'italien ?

Ma grand-mère voulait être plus Française que les Français donc je n'ai jamais entendu parler italien. Je suis allé à l'école française, j'ai tout fait en France. À part mon nom, rien ne me rattachait à l'Italie. Aux repas de famille, lorsque l'on entendait parler de l'Italie, je voyais les yeux de mon père briller. Mais il ne parlait pas italien et mon propre rapport à la langue était limité. J'allais plutôt vers le cinéma – avec les sous-titres – ou la littérature italienne – mais il s'agissait déjà de traductions. Aujourd'hui c'est pour ça que j'y retourne avec plaisir.

Je suis de la deuxième génération. Quand je suis allé vérifier à Ughettera, dans le Piémont, s'il y avait des Ughetto : effectivement il y en avait. Je rencontre partout des Ughetto maintenant ! Et ce qui m'a le plus surpris c'est qu'il y avait beaucoup de voitures immatriculées en France. Je me suis demandé ce qu'ils faisaient là. Certains avaient acheté une maison secondaire, d'autres étaient à la retraite, c'étaient des gens qui comme moi ont sauté une génération et sont revenus en Italie. Cela s'est fait en douceur.

À l'époque de ma grand-mère, les Italiens étaient mal vus, c'était les ritals qui sortent des couteaux pour rien. C'était une autre époque et c'est pour cela qu'elle se cachait, qu'elle cachait le côté italien.

Là je vais faire une intervention à Banon, où plein de gens m'ont demandé de venir car ils viennent de petits villages autour d'Ughettera.

Aux repas de famille, lorsque l'on entendait parler de l'Italie, je voyais les yeux de mon père briller.

La xénophobie dont ont été victimes vos aïeux a dû laisser des traces. Est-ce que la démarche de témoignage venait d'eux, ou est-ce vous qui les avez interrogés ?

La transmission est venue tard. On ne peut transmettre que lorsque l'on est apaisé. Eux ont vécu les guerres, la misère... Et celui qui a faim ne pense qu'à ça : comment manger, comment boire. Moi je suis apaisé, je pouvais effectuer des recherches. J'avais envie de savoir d'où l'on venait, je trouvais cela bizarre : qu'y avait-il à cacher ?

Il n'y avait rien à cacher, en fait. Mais ils refusaient de parler de la guerre. Mon père me disait « qu'est-ce que tu veux que je te dise, c'est le passé, c'est trouble ». Pour les parents, la meilleure manière de nous protéger était de ne rien dire. Ils ne voulaient pas nous inquiéter. Alors que moi, je voulais aller chercher l'information.



Alain Ughetto, le 10 décembre 2022, aux European Film Awards. HALLDOR KOLBEINS/AFP

J'ai été intrigué dès que j'ai regardé la généalogie. Toute la famille a été naturalisée française avant la Seconde Guerre mondiale. D'Italiens, ils sont devenus Français et quelques mois plus tard, Mussolini envahit quatre départements français, dont l'endroit où ils s'étaient installés. Déjà le drame était inscrit. Je me suis demandé comment ils avaient vécu cela. En enquêtant avec les frères, les sœurs, les cousins et cousines, tous ceux qui avaient connu Luigi et Cesira, j'ai reconstitué leur parcours en France.

Le départ du film était la lecture d'un livre de Nuto Revelli, *Le Monde des vaincus*. C'était un résistant et sociologue italien : il a enregistré des témoignages de paysans et de paysannes de l'âge de mes grands-parents et qui vivaient au même endroit. C'est une richesse de parole qui est forte, lorsqu'avec leurs mots ils parlent de la misère et de la guerre. Là je me suis dit qu'il y avait un film à faire. Et après la machine s'est mise en route.

Quelle est la part de fiction dans le film ? L'histoire autour du vélo qui crée de l'électricité notamment ?

Tout cela est vrai ! Dans les témoignages que j'ai

reçus, on m'a dit qu'à Paradis, il n'y avait pas d'électricité et que ce système de vélo avait résolu ce problème ; ils devaient se relayer pour avoir de la lumière. Connaissant mon père, c'était sûr qu'il bricolerait un truc ! Quant au rapport à la fiction, je dirais oui et non. Même un historien, dans sa lecture des faits, fait des liens entre les événements. Dans un film, tout est faux puisqu'il s'agit d'un assemblage de plans mis en scène, mais l'ensemble est vrai. Tous ces mensonges forment une vérité ! [rires] Et bien sûr, il y a un phénomène de téléphone arabe. Par exemple, quand se répand le mot qu'aux États-Unis les dollars poussent sur les arbres, en fait il s'agissait de sterlings à l'époque. Mais il aurait fallu expliquer ce qu'était le sterling, par souci de compréhension on fait de petits mensonges ou du moins une interprétation de l'histoire. Sur ce passage en particulier, ce qui est important de comprendre, c'est la partie de l'histoire où ils perdent tout en mer.

Vous dédiez ce film aux exilés. Dans quelle mesure votre film est-il à la fois un témoignage personnel et un message universel ?

Mon objectif était de témoigner, de transmettre l'histoire de ma famille, d'abord pour moi, pour savoir d'où je venais, et pour mes enfants. Puis je me suis aperçu que l'histoire de ma famille parlait à tout un tas de générations, avant et après moi. Mes enfants entendent parler de l'Ukraine aujourd'hui. Pour eux, l'actualité est angoissante. Les migrants ont une vie terrible, et vu l'accueil qu'ils reçoivent, il faudrait s'ouvrir un peu, se souvenir de notre histoire. Je voulais être le plus sincère possible, témoigner sans être moralisateur.

Luigi et Cesira est un couple qui s'est formé il y a presque 160 ans, qui a vécu trois guerres, une épidémie de grippe espagnole qui a fait plus de morts que la guerre. Ils sont restés debout, fiers, dignes : c'est un exemple fabuleux.

Je voulais être le plus sincère possible, témoigner sans être moralisateur.

Ce sont des personnages très résilients...

Oui, aussi parce que c'est un combat intime. Comment faire pour que nos enfants aient un avenir meilleur que le nôtre ? Ça c'est le rôle des parents, c'est douloureux de ne pas y arriver.

Est-ce que votre film est aussi à destination d'un plus jeune public ?

Je ne me suis pas posé la question. En fait, le plus



important pour moi était de ne pas être plombant ! C'était raconter une histoire de famille, et dans ma famille, on rit et on pleure. Mais on rit aussi ! Je voulais raconter tout, y compris la mort, qui est triste mais naturelle. Et puis les morts nous accompagnent, la douleur est là au début puis on se souvient des bons moments. C'était important pour moi de garder la mémoire orale. On se rappelle ses parents, on se rappelle un peu ses grands-parents, mais on ne se rappelle pas ses arrière-grands-parents. Tout cela se confond dans la grande Histoire. Moi je voulais conserver la mémoire de ces moments de famille que l'on m'a racontés, la mémoire orale. Le fait de l'avoir mise en film est une manière de la garder.

C'était raconter une histoire de famille, et dans ma famille, on rit et on pleure.

Grâce à la mémoire orale, on apprend beaucoup dans votre film, la manière dont les fascistes recrutaient sur les chantiers par exemple. À la source de cela, est-ce un témoignage de votre père, ou un travail documentaire ?

Mon père ne voulait absolument pas parler de ça. Moi j'avais besoin de savoir. Un jour je l'ai invité au restaurant avec une amie. J'ai dit à cette amie qu'à un moment j'allais le brancher sur la guerre et qu'à ce moment-là il faudrait qu'elle lui pose une question. Pendant une heure il nous a raconté des choses dures, abominables. À la fin, j'avais tout noté et j'étais heureux qu'il se soit confié, mais en même temps je culpabilisais, je me disais : c'est sûr qu'il va passer une nuit avec les yeux ronds.

Le fait d'avoir remué ces souvenirs, ça doit être terrible.

Vous pouvez nous parler de votre prochain projet ?

On est encore en phase d'écriture pour l'instant, mais pour le prochain nous aimerions travailler sur le travail des enfants... **Vous travaillez sur des thèmes particulièrement joyeux !** [Rires] Oui, j'adore ça car je trouve ça plus simple de faire rire sur des sujets durs ! C'est vraiment typique du cinéma italien. Je pense à *Affreux, sales et méchants* (film d'Ettore Scola, NDLR), *Le Fanfaron* (de Dino Risi, NDLR) ou *L'Argent de la vieille* (de Luigi Comencini, NDLR). Les Italiens sont très forts pour partir d'une histoire très dure et nous faire rire tout du long. Je trouve ça d'une beauté et d'une élégance magnifique. Comme j'avais cette racine italienne, je me suis dit qu'il fallait la prolonger dans la manière de faire le film.

Vous le disiez plus tôt, votre lien à l'Italie s'est forgé davantage à travers votre admiration de la littérature et la cinématographie italiennes que par la langue ou la tradition familiale.

Oui, quand j'ai vu *Affreux, sales et méchants*, je me suis dit que si un jour je faisais du cinéma, j'aimerais bien faire ça ! Il y a une richesse incroyable dans la littérature et la cinématographie italiennes. L'Italie vibre à l'intérieur, c'est quelque chose de très fort. Au début, c'était pour moi un pays de cousins, de copains, de boules de glaces. Aujourd'hui ça a changé : c'est beaucoup plus fort. J'écris et lis l'italien. L'art m'a permis de retomber amoureux de l'Italie, celle de Fellini, de Scola, de tous ces artistes.

Qu'est-ce que vous permet le stop motion que ne vous permet pas l'animation ?

C'est transmettre un savoir qui passe de main en main. Mon grand-père fabriquait ses outils, avec du bois, du fer. Mon père allait à Castorama acheter ses outils mais bricolait aussi ; il a fabriqué sa maison. Et il me l'a transmise. C'était logique pour moi d'aller vers le stop motion où tous les personnages sont bricolés : les têtes sont en élastomère (caoutchouc synthétique, NDLR), les mains en résine, les rotules en fer, il faut bricoler les habits et trouver des effets d'échelle qui correspondent... c'est un grand moment de bricolage. Je trouvais intéressant de raconter l'histoire de Luigi et Cesira avec pleins de petites mains, comme eux avaient été les petites mains pour faire des barrages. L'équipe venait de Belgique, de Suisse, d'Italie, du Portugal - on a fait une petite Europe dans notre studio où tout le monde ramenait sa culture et sa force. Je travaillais avec des jeunes comme vous ! Le tournage a été une aventure humaine formidable.

L'art m'a permis de retomber amoureux de l'Italie, celle de Fellini, de Scola, de tous ces artistes.

Vous avez choisi Ariane Ascaride pour faire la voix de votre personnage principal, Cesira. Vous pouvez nous raconter la raison de ce choix et votre manière de diriger ?

On ne fait pas de postsynchronisation, on fait d'abord les voix puis les animateurs adaptent les animations à l'intention de la voix. C'est fait à l'envers. J'avais entendu Ariane dire en interview que son père ne voulait pas qu'elle parle italien, j'ai retrouvé en écho la même enfance que moi.

Je me suis dit qu'elle pouvait poser sa voix sur ma grand-mère, que ça lui donnerait de la présence, de la force et du vécu. Ariane avait déjà une série de dessins qui remplaçaient les plans avec un dialogue qui défile en dessous. Elle s'est prêtée au jeu même si elle n'avait jamais fait ça.

J'ai une anecdote rigolote : à la fin d'une projection, une jeune femme a dit : "On rêve tous d'avoir une grand-mère comme Ariane Ascaride" ! Je l'ai envoyé à Ariane qui m'a répondu "Génial !" et a signé "Ariane Cesira". [rires]

Vous avez donc pu rencontrer votre public : qu'a représenté cette expérience pour vous ? Quels ont été les retours ?

Ça a été assez unanime : tout le monde aime bien. J'ai retrouvé des gens que je n'avais pas vus depuis des années qui m'ont envoyé des messages très gentils. J'ai aussi présenté le film à l'étranger : au Japon, à Sydney, en Corée. En Belgique par exemple, l'histoire est un peu différente, les immigrés italiens ont davantage participé aux mines qu'aux barrages ; ils n'ont donc pas les mêmes souvenirs, des images – comme les visages noirs de charbons – différentes. En Belgique, j'ai rencontré des dames qui avaient vu ce panneau "interdit aux chiens et aux Italiens", qui l'avaient vécu. C'est émouvant. Mais le plus touchant, ce sont les jeunes hommes et jeunes femmes qui amènent leurs mères ou leurs grands-mères, presque comme un cadeau. À la fin de la projection, les grands-mères avaient les yeux rouges ! C'est un cadeau magnifique pour moi, de voir cette transmission.

Propos recueillis par Hélène Le Corre et Pauline Blache le 27 février 2023 pour l'Alliance Française d'Amsterdam

Merci à Claire Charbonnel pour cette opportunité de rencontre.
Merci à Arte pour son soutien.

